



LE PATRIARCHE

J'aurais pu intituler ces pages « L'Erudit », « Le Parfait Gentilhomme », « Le Saint » car il était tout cela ; mais le titre de « Patriarche » convient si admirablement à cette figure vénérable auréolée de cinquante-deux petits-enfants !

Si vaste que fut son vieux manoir la place manquait tout de même. Il avait alors, à mesure que s'accroissait la famille fait aménager les dépendances : l'ancien logis du berger, les entrepôts pour le bois et les récoltes, reconstruits ailleurs. Quelques cloisons, un lait de chaux passé et allez ! Ces chambrettes à lucarnes, simples alvéoles d'une ruche, mais elles pouvaient contenir un lit : il suffisait. Le salon nous réunissait le soir à

l'heure exquise ; dans le jour, la campagne aux horizons infinis, la Candolle avec ses prés et ses bosquets s'étalait toute grande pour nos ébats. Cousins et cousines vivaient là, l'été, comme frères et sœurs ; la sélection des groupes s'opérait d'elle-même : les grands, les moyens, les petits... et les pucerons.

Beaucoup d'entre nous sont maintenant aussi grand-pères et grands-mères ; mais deux images ravivent les couleurs de notre passé, deux mots suffisent à faire jaillir avec une fraîcheur de source les impressions de ces années bénies : la Candolle et Bon Papa.

Lorsqu'il apparaissait les jeux étaient abandonnés ; de chaque buisson fusaient des cris de joie ; comme une envolée de moineaux tous s'abattaient sur lui. Il fallait l'aider à marcher, là était le prétexte et les plus agiles saisissaient ses mains ; les autres s'embronchaient dans ses jambes, manière de l'assister peu commode pour lui. Mais y pensait-il même ! Ces frais visages étaient une fête pour ses yeux, ces jolis rires, le chant de son âme.

La colère est une manifestation de l'amour, et je le vis en colère le jour où une religieuse qui le soignait lui avait reproché de ne pas mettre tous les hommes sur le même plan dans ses prières. C'était déjà, sous couleur d'un plus grand zèle, l'erreur trop répandue qui supprime l'Ordre de la Charité. L'Ordre harmonieux n'est-ce pas cependant, sur sa Création, le sceau de Dieu ? « Tu comprends, mais tu comprends, me dit-il très ému, cette sœur qui veut m'empêcher de prier d'abord pour mes petits-enfants ? »

Il s'intéressait à leurs études, les aidait à l'occasion dans leurs difficultés d'écoliers, recevait leurs confidences, stimulait leurs jeux. Quel souvenir, le spectacle offert par lui de cette poupée nageuse, petite femme mécanique qui fendait l'eau du bassin avec une telle grâce ! On se pressait sur les bords, cloué d'admiration. Et les palpitantes séances de tours d'escamotage ! Et les belles histoires ! Elles étaient débitées à voix sourde ; dans le silence les mots tombaient un à un avec une résonance impressionnante, faisant miroiter en nos esprits les « Aventures d'Ali Baba et des Quarante Voleurs », celles merveilleuses, de

« la Reine des Neiges », ou encore les hauts faits du « Mendiant Mort » :

« Mendiant mort, accours, accours
Car je suis ici sans secours ! »

De quoi s'agissait-il ? Il ne m'en souvient plus, mais, vivrais-je cent ans, je n'oublierais pas cette phrase mystérieuse.

Cette grande bonté n'impliquait nulle faiblesse ; le doux Patriarche savait être aussi le Justicier. C'est à lui qu'était amené le capricieux ou le désobéissant qui avait besoin du fouet. Assis dans son fauteuil comme Salomon sur son trône il faisait agenouiller le coupable, et sans dire un mot, lui administrait la correction d'un geste mesuré, un rythme. On pleurait d'humiliation plus que de douleur, mais sans amertume puisque c'était mérité. Certains craignent de s'aliéner le cœur des enfants en les châtiant. Pense-t-on qu'ils n'ont pas le sentiment de la justice ?

Son « Livre de Raison » (histoire de notre famille) débute par des pages intitulées : « Conseils à mes enfants ». Abordant là le sujet de l'éducation il nous dit comment la raison — lumière venue de Dieu — doit présider à cette belle œuvre, et qu'il convient que les enfants soient punis en proportion de leur culpabilité, non de l'ennui que nous causent leurs fautes ; plus sévèrement donc pour un mensonge ou une désobéissance voulue, que pour avoir, par étourderie, brisé un vase de prix.

Ce grand sens s'appliquait à tout ; l'usage ne comptait à ses yeux que dans la mesure où il était réglé par lui. Ainsi, bien que le « Vous » entre mari et femme fut de bon ton, il avait choisi le tutoiement, signe de la plus entière intimité. Il tutoyait aussi ses beaux-fils et ses belles-filles ; adoptés, ils devaient l'être sans nuances, mais n'aurait jamais souffert le « Tu » dans la bouche des enfants, même les plus petits, lorsqu'ils s'adressaient à leurs parents. Leur devoir de respect leur était inculqué dès le bas-âge.

La même claire lumière projetée sur ses convictions quelle que fût leur nature, aucune d'elles n'était fruit de l'entraînement ou simple effet de l'habitude. Il façonnait nos esprits d'après cette règle admirable : l'adaptation au fait réel et la conformité

à la raison. La Vérité dans tous ses domaines se trouvait par lui maintenue haut devant nous, comme un flambeau.

« Mon Dieu, mon Roi, ma Dame ! » Ce refrain d'une jolie chanson de l'ancienne France s'élevait en nous à la vue de ce gentilhomme. « Ma Dame ! »... Le souvenir de la Vierge Marie était à l'origine du culte de nos aïeux pour la femme. Pensée sainte, sentiment noble inclinant la force devant la faiblesse, voici que « l'esprit du jour » vous dessèche de son souffle ! Et je pleure parfois notre belle galanterie française, encore une fleur de France flétrie. Elle revivra.

Mon grand-père l'avait conservée avec tout son parfum ; si humble que fut l'aspect de l'interlocutrice sa courtoisie respectueuse demeurait. J'en fis une particulière expérience le jour où je me divertis à me présenter à lui déguisée en religieuse. Il se trouvait cloué par l'âge et la maladie dans son fauteuil. On annonça : « Une sœur quêteuse ».

Il tint à se lever et ne le put qu'avec une extrême lenteur, au prix d'un épuisant effort. Enfin debout, il me fit un vrai salut de grand seigneur, et m'invita à m'asseoir.

Si grande était la révérence exprimée par ces gestes que je fus piquée au cœur du remords de l'avoir trompé un instant ; je ris, et fis sauter ma coiffe.

La conversation de mon grand-père, comment en définir le charme ! Les mots étaient simples mais les pensées hautes, son érudition, ses fines citations littéraires se faisaient jour à travers les plus humbles sujets, son élévation de cœur transfigurait toute chose. Parti de la plaine on se retrouvait avec lui sur les sommets.

Les plus menus faits recevaient de lui un cachet de grandeur. C'est ainsi que dans ses achats, son choix écartant le vulgaire, allait à la beauté sobre. Ceci lui était spécial, et nous reconnâtrions maintenant entre tous un vase à fleurs ayant appartenu à notre aïeul.

Il a composé des romances, écrit de gracieuses poésies, mais de ces vers, de cette musique se dégage un parfum de roses d'antan. Habités par notre époque à la crudité des mots et des couleurs nous trouvons à ces choses le charme exquis et désuet d'une révérence de menuet, ou, sur une robe de bergère, d'une

guirlande aux nœuds pleins de grâce, d'un bleu de myosotis passé...

La qualité qui le caractérise me paraît être entre toutes, celle, si spécialement française, de « la mesure ». Elle était exprimée par son physique même, par les lignes harmonieuses de sa belle stature et la noblesse paisible de ses traits. Grâce à elle, appréciant à leur valeur les moindres nuances, il arrivait sans effort à garder constamment, dans sa conduite, ce juste milieu où réside la vertu (1). On le voyait ainsi toujours égal à lui-même, aussi simple au salon que dans sa chambre, et dans l'intimité de sa chambre parmi ses familiers, conserver la même dignité d'attitude qu'en la société brillante des salons.

Le Vrai trouvé en tout et vécu avec une entière aisance, c'est-à-dire la perfection autant qu'y peut atteindre notre humaine nature, voilà le spectacle salubre qu'offrait ce doux vieillard dont l'un de ses amis me disait plus tard : « Il était *le Sage* ».

La beauté du fruit décèle la vitalité de l'arbre, et c'était tout une race qui s'épanouissait en lui. Non, nous ne sommes pas des isolés comme l'enseignement les faux docteurs ; nous recevons un héritage moral avec la ressemblance physique de nos pères ; oui, les pères ont la gloire de revivre en leurs fils et la joie, en se grandissant eux-mêmes, de travailler pour eux ; oui, le sang charrie.

Le père de notre grand-père, ce bisaïeul au beau nom d'Emmanuel, était né dans la pauvreté de l'exil, à Turin, pendant la Révolution, et avait eu comme berceau... une boîte à perruque. Sa jeunesse en cette époque tourmentée avait connu l'éclipse de la foi ; revenu plus tard à Dieu il le servit alors avec une ferveur de néophyte. Sa dernière parole avait été : « Que la Religion est belle ! » »

Les années dures l'avaient imprégné de virilité et il avait voulu ce cachet sur ses fils. Leur génération a passé à la nôtre

(1) « Juste milieu », ici, ne signifie pas un défaut de plénitude dans l'élan vers le bien et la réaction contre le mal, mais seulement que l'acte vertueux, pour mériter ce qualificatif, doit être réglé par la prudence, et situé dans les conditions hors de quelles il changerait de nature et ne serait plus, par exemple, que lâcheté sous le nom de douceur, servilité sous celui d'obéissance, etc.

— simple exemple — sa recette pour se chauffer tout l'hiver avec la même bûche : on la prend à la cave, on la monte au grenier ; après quoi on la redescend à la cave pour la remonter encore, et ainsi jusqu'au moment où perle la sueur.

De lui aussi cet enseignement : le Bon Dieu nous a donné des membres pour nous en servir, des jambes pour marcher ; les voitures sont pour les malades. En conséquence l'habitude était d'aller à pied même pour de longs trajets, et ma mère me racontait son étonnement d'enfant devant les omnibus chargés de voyageurs. « Mon Dieu ! pensait-elle, que de malades à Marseille ! »

Il établit un usage fidèlement conservé depuis, celui des repas pris en commun les jours de fête. Son principe était que les deuils les plus douloureux eux-mêmes ne devaient pas empêcher ces agapes, signe d'union des cœurs. L'union des cœurs, trésor familial !

Comme Saint Jean dans sa vieillesse ne savait répéter aux premiers chrétiens qu'un mot : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres », à son tour notre saint patriarche nous redisait par sa vie même, et telle qu'il l'avait apprise de son père, l'évangélique leçon. Il avait été compris, et rien n'était touchant comme la simplicité et la cordialité des rapports entre tous dans cette petite cité à laquelle la ferme et les maisonnettes agglomérées autour de la bâtisse principale donnaient par certains côtés l'aspect d'un hameau. Quelles scènes pittoresques illustraient le repas du soir ! Les divers groupes familiaux ne pouvant tous entourer la table de l'aïeul, il y avait aussi la table des enfants, et, sous les chênes du parc, d'autres encore éclairées de flambeaux. De l'une à l'autre on s'interpellait parfois en riant pour s'offrir quelque bon plat, quelque mets inédit.

Il arrivait qu'un groupe invitât tous les autres à prendre le thé. Mais comment avoir de l'argenterie pour tant de monde ? Une condition était alors posée : chacun apporterait sa petite cuillère. Et chaque convive d'accourir empressé, avec sa cuillère dans sa poche.

Ainsi la douce charité rendait-elle entre caractères très divers la vie commune facile et heureuse. Qu'une ombre vint à voiler ce soleil, mon grand-père la dissipait d'un mot, d'un geste.

Ayant eu connaissance d'une petite querelle il déclara qu'il allait nous quitter pour entrer à Saint-Jean-de-Dieu. La menace d'un tel châtement ramena la paix.

Et encore : une jeune femme de la famille lui offrait la photographie de son bébé : « J'en ai en réserve pour chacune de mes belles-sœurs, dit-elle, mais j'excepte Marie-Thérèse qui m'a oubliée en distribuant les photographies du sien ». Le gracieux présent était aussitôt rendu : « Je ne l'accepterai que lorsque tu en auras donné une à Marie-Thérèse. »

Elargie par son grand cœur la famille s'étendait pour lui aux bonnes gens du village : « Ce sont mes enfants, déclarait-il, je veux qu'ils jouissent de la campagne. » Et ainsi en était-il. Le bois mort (aïe ! parfois les branches coupées aux arbres...), les champignons, les violettes, chaque saison présentait son offrande aux promeneurs emplissant leurs paniers ou leurs sacs. Aussi tout le pays fût-il là le jour où sonna le tocsin. Le feu était au bois !!!... C'était le bois de tous.

On y allait à la bonne franquette. Dans les champs un « cassaire » (1) est aperçu sous un figuier, palpant les figues : « Eh bien, elles sont bonnes ? » lui demanda en riant l'oncle Henri. — « Noun soun encaro ben maduro ; revendrai mai deman. » (2)

Et « le coin des blanchisseuses », quel joli souvenir ! Un accord tacite était passé entre nous et les femmes du pays qui avaient adopté pour y étendre leur linge un endroit abrité de notre pinède. Aucun enfant de la famille n'aurait osé s'approcher de ce lieu sacré et risqué en jouant de maculer de poussière les beaux draps étendus. Là dardait le soleil ; sur les buissons la lessive était bientôt sèche, et les corbeilles lourdes de linge retournaient au village chargées comme d'une neige qui fleurait le smilax et le genêt.

Les biens spirituels n'étaient pas oubliés ; pierres et terrain furent donnés pour la construction d'une école paroissiale. Le temps a passé emportant auprès de Dieu la belle âme du fonda-

(1) Chasseur.

(2) « Elles ne sont pas encore bien mûres, j'y reviendrai demain ».

teur, mais les petits enfants sont restés, source toujours vive de rénovation chrétienne pour le pays.

Ce bon pays ! Ce cher village ! Nous nous y retrouvions le Dimanche matin alors que, les cloches sonnantes à toutes volées, nous descendions par petits groupes la pinède qui le domine et sur laquelle était bâtie notre demeure. C'était l'heure fraîche où le soleil colore par une caresse la buée matinale et boit goutte à goutte la rosée tremblante encore au bord des feuilles ; la nature à peine éveillée fêtait la joie dominicale. Les petites filles avaient mis leur robe blanche.

Dans l'église la famille paroissiale attendait déjà au pied de l'autel. La messe commençait ; à cette heure sainte revivait le « Cor unum » des premiers chrétiens par l'offrande de chacun avec Jésus-Christ et l'union de tous dans le même sacrifice.

Nous écoutions les Enfants de Marie chanter leurs plus beaux cantiques ; dans le chœur dominaient les voix éraillées des vieilles congréganistes que nous appelions « les Cigales » ; j'entends encore leurs crécelles ferventes. Puis, c'étaient le prône et les avis du bon curé dont la sainteté admirable s'enveloppait de naïveté : « Mes frères, je vais quêter pour donner une balançoire au patronage ; car, mes frères, quel plaisir plus grand ?... que celui de la balançoire !!! — Mes frères, l'Eglise nous fait demander la santé de l'âme et du corps. J'ai le plaisir de constater que vous avez la seconde, puisque vous êtes là, ce qui prouve que vous vous portez bien. — Qu'est-ce que l'obéissance ? C'est faire tout ce qu'on vous commande. — Mais le moyen ? me direz-vous. — Le moyen ? savoir tout faire. »

Nous nous groupions à la Sainte Table autour de notre grand-père, et remontions ensuite avec lui le chemin boisé ; auprès de lui s'achevait notre action de grâces. Il lui arrivait alors de nous parler de l'avenir, et de nous dire que, malgré les exemples contraires, nous aurions à rester fidèles à notre foi et à la réception du Corps du Christ. Souriant, il nous encourageait par cette citation de Victor Hugo :

« Et s'il n'en reste qu'un je serai celui-là. »

L'empreinte ainsi gravée en chacun de nous fut si profonde que les orages de la vie purent passer sur elle sans l'effacer. L'un

des nôtres me confiait plus tard que sa force devant la tentation avait été cette pensée : « Je suis un A. et les A. sont chrétiens. »

Ses enfants avaient reçu, et chacun de nous à l'âge de quinze ans recevait encore de ses mains, en édition spéciale, les feuillets de ses « Conseils ». La première page, à travers une sensibilité exquise manifeste qu'il comprend sa paternité comme un sacerdoce. Elles font revivre l'esprit même de la primitive Eglise, alors que le père de famille soutenait la foi des siens, et dans le domaine religieux aussi bien que dans les autres était « le Chef » :

« C'est pour vous, mes enfants, que je commence ce livre de famille, et après Dieu c'est à vous que je veux l'offrir, à vous, la chère préoccupation de toute ma vie. A peine conçus, je vous aimais et priais Dieu avec ferveur de vous réserver ses meilleures bénédictions. J'allais avoir charge d'âmes ; ce sentiment grave et tendre entraînait dans mon cœur pour n'en plus sortir. Vous ne saviez pas parler encore, et déjà vous baisiez la croix, et à la demande qui vous était adressée votre petit doigt se levait pour affirmer l'Existence et l'Unité de Dieu. Plus tard, c'est sur mes genoux que vous avez bégayé pour la première fois les doux noms de Jésus et de Marie, pendant que je joignais vos petites mains dans les miennes. Mais j'ai tort de parler de moi seul nous étions deux alors, deux il est vrai qui ne faisaient qu'un pour vous aimer avec le même cœur. »

« Nous étions deux alors. » Ils avaient été deux toujours ; sur les genoux de leur mère déjà ils s'étaient tendus l'un à l'autre leurs petits bras. Cette Alix, cette cousine rieuse et mutine avait partagé ses jeux, couru après lui dans les prés, à l'heure du goûter mordu dans sa tartine. Puis, à longueur de jour, le soleil provençal qui bronze les olives et gonfle les fruits avait revêtu de virile beauté les deux adolescents. Leurs cœurs s'étaient transformés aussi ; un sentiment nouveau, d'une pureté et d'une tendresse infinies s'était éveillé en eux ; leur amitié d'enfant s'achevait en amour.

L'épouse avait été fauchée dans la splendeur de son âge mûr, alors que, ses enfants établis, elle commençait à recueillir le fruit de ses peines et à sourire aux berceaux d'une seconde génération. Elle avait été la femme forte que loue l'Écriture.

Les Saints Livres dépeignent le bonheur de la maison qu'elle habite ; ils ne nous disent pas ce que devient cette pauvre demeure lorsqu'elle n'est plus là.

Ce qu'il en est alors ?... Toujours la pensée de cette belle grand'mère projeta son ombre sur nos joies. Nous ne l'avions pas connue mais tout nous parlait d'elle ; nos cœurs la réclamaient. Les affections familiales sont si douces qu'à les trop goûter peut-être oublierions-nous le Ciel. C'est pour cela qu'à nos foyers Dieu fait des places vides.

Et le chef de famille ? L'âme en haut il avait attendu l'appel. Le délai, pensait-il, devait être si court ! Doux et calme il avait dit à tous : « Je vais aller la rejoindre. »

Les années avaient passé ; sous les neiges d'hiver lentement venues il était là encore, épanchant sur tous ses trésors de bonté et de sainteté. Mais cette paix sereine voilait une douleur inconsolée, semblable à la source qu'il dépeint en l'une de ses poésies, la source sanglotant sous le roc, tandis que le coteau qui la couvre est tout « parfum, vie et lumière ». Ces vers nous ont livré le secret de son cœur.

La souffrance physique était aussi venue ; le corps devait être crucifié comme l'esprit, et durant de longues années une cruelle maladie s'attacha à l'un de ses yeux ; elle le tortura jusqu'à la mort. Un cortège de privations s'y était joint : celle de ses chères lectures fut peut-être, de toutes, la plus grande. Ses beaux livres aux fines reliures ou enrobés de parchemin, tous d'une telle valeur d'intérêt passaient en d'autres mains que les siennes. Et lui si expert en l'art de lire à haute voix qu'il avait toujours tenu ses auditeurs sous un vrai charme devait maintenant dans la dépendance des horaires convenant à d'autres, écouter parfois les balbutiements de tout jeunes lecteurs. Jamais il ne témoigna que de la reconnaissance.

On s'attarde à ces souvenirs si puissants qu'ils font rejaillir la vie. Et voici celui du geste patriarcal de bénédiction sur la table de famille, celui aussi de la prière qui réunissait à la nuit tombante les hôtes de la maison. Cette prière vespérale comporte une oraison pour « mes parents, mes bienfaiteurs, mes amis et mes ennemis ». Son cœur de père avait ajouté : « Mes serviteurs ».

Le lendemain venu vous le trouviez encore, enfants, égre-

nant doucement des « Ave » sous l'ombrage d'un vieux pin. Tandis qu'à vos yeux émerveillés se déroulait entre ses doigts, sur sa fine chaîne d'argent, la couronne de jolis grains rouges, couronne vivante vous-mêmes vous l'entouriez et, lui prêtant pour quelques instants vos voix d'anges, vous aidiez Bon Papa à dire son Rosaire.

Simple pratiques routinières ? Non, effets de l'amour divin établi dans les profondeurs et que ses moindres actes parfois trahissaient — telle un peu d'herbe révèle la source.

Ma mère aperçut un jour chez lui une statuette de « l'Amour mendiant » qu'il venait d'acheter. En bronze, d'un art parfait. Coût : quatre-vingt francs, assez cher pour l'époque ; comme elle s'étonnait de cette dépense au sujet d'une fantaisie il sourit et jeta sur la statue un indéfinissable regard : « Elle me représente, dit-il, l'Amour de Notre-Seigneur. »

A cet Amour que si peu comprennent il avait donné sa réponse : lui-même. Sa nature violente était domptée ; la suavité d'un Saint François de Sales émanait de tout son être ; elle était le fruit d'une union à la Volonté divine que rien ne troublait plus. Nous ne l'avions pas suivi jusqu'à ces hauteurs, et quelle émotion de notre part le jour où nous le trouvâmes malade et alité dans sa maison de ville, toutes portes ouvertes, ses deux domestiques ayant pris leur envol ! De la rue nous avons pénétré sans obstacle. « Mais Père, lui dit l'une de ses filles, vous pouviez être assassiné ! »

Il était prêt à ce genre de mort comme à toute autre épreuve : « Eh bien ! si le Bon Dieu voulait que je sois assassiné... » répondit-il avec douceur.

Pour cette âme par avance domiciliée au Ciel tout bien terrestre devenait l'occasion d'un détachement tel que nous n'osions plus admirer un objet lui appartenant : il nous le donnait. Avant de mourir il regarda autour de lui ; que possédait-il qu'il put affectionner encore ? Sa montre, ses livres... Et montre et livres furent distribués.

Je l'ai toujours vu cacher ce qui l'aurait honoré. Un mot cependant dit à l'un de ses fils nous a révélé à la fin de sa vie que cette existence avait l'éclat du lis et qu'il avait conservé dans la plénitude de sa sainteté la grâce baptismale.

« Votre cher grand-papa ! Je suis sûre que lorsque vous étiez enfant vous sautiez sur ses genoux et tiriez sa barbe ! »

Cette parole d'une amie bien intentionnée me fit intérieurement bondir ; l'image qu'elle me présentait était celle d'une profanation. Oh ! non, nous n'aurions pas eu un geste familier avec notre grand-père, de même que nous n'aurions pas osé nous tenir mal à l'église.

C'était un être d'essence supérieure incliné vers eux par charité que voyaient en lui ses petits-enfants, et notre vénération allait à lui un peu comme aux belles statues de saints de nos cathédrales.

Nos yeux sont encore emplis de cette splendide figure. Le souvenir des jours où elle était parmi nous reste le lien indestructible qui nous unit, et de même que nous désignerions le siècle de saint Louis ou celui de Louis XIV, nous appelons ce temps « le temps de Bon Papa ».

* * *

UN DERNIER REGARD

Je recueille sous la plume délicate d'un de ses petits-fils une évocation encore de notre bel âge d'or. Il est devenu lointain ; la campagne a été vendue ; une tristesse se dégage de ce rappel du passé, accrue encore par le revoir douloureux des choses qui, pour nous, n'ont plus d'âme. Pourquoi subsistent-elles, alors ?

Mais notre réconfort est la paisible confiance de retrouver immatérialisées, parmi les joies d'En-Haut, celles évadées de notre nid d'enfance, autrefois pépianant de nos cris de bonheur.

« C'est bien ici le jardin d'autrefois,
« La bordure d'iris ployant leur farandole,
« Et le perron d'où le regard s'envole
« Vers la profondeur des bois.
« Voici la même allée où riait notre enfance ;
« Voici le pré, notre tapis de tous les jours ;
« Dans l'eau du bassin se balance

« Le reflet des deux mêmes tours ;
« Le même banc, non loin de l'aire
« Semble attendre, on dirait, dans le calme du soir,
« Le beau vieillard qui, là, venait s'asseoir
« Pour égrener saintement son Rosaire ;
« Et pour dire mieux le passé défunt,
« Voici préluder le même parfum
« Comme jadis, du chœur des roses.
« Mais que les persiennes sont closes !...
« Ah ! qu'on ne puisse les rouvrir !
« Pourquoi les choses d'un autre âge
« N'ont-elles aussi pu mourir ?
« Il fait froid ! J'ai peur de voir à mon passage,
« Ternissant mes chers souvenirs,
« Aux fenêtres, d'autres visages... » (1)

(1) J. P. « Au hasard des Sentiers ».